



# BOHÈME, TU NOUS

PAR PASCALE LISMONDE



# Quand Tiens!

**GALERIES NATIONALES  
DU GRAND PALAIS, PARIS.  
DU 26 SEPTEMBRE 2012  
AU 14 JANVIER 2013.**

*Bohèmes.*

Commissariat : Sylvain Amic.

Dans la pénombre d'une chambre, un jeune couple tendrement enlacé rêve dans la nuit d'une ville endormie. Postés à la fenêtre, tous deux lèvent les yeux vers la clarté de la lune – douce ambiance romantique fin XIX<sup>e</sup> siècle pour cette *Rêverie* de Charles Amable : c'est l'affiche de l'exposition *Bohèmes* au Grand Palais, en nocturne, amoureuse.

Une introduction rassurante pour un sujet qui l'est moins. Car cette grande exposition orchestrée par Sylvain Amic, son commissaire, directeur des Musées de Rouen, poursuit un double projet ambitieux : « Mettre en lumière la profonde transformation du statut de l'artiste dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, mais aussi l'apport fondamental des peuples nomades à la construction de l'identité européenne. » On découvre donc le regard de nos sociétés sur ces populations de Bohémiens – appelés aussi Égyptiens, Tsiganes, Gitans, Manouches, Romanichels ou Roms – peuples chrétiens et européens à part entière, mais restés à la marge dans la plupart des pays occidentaux où ils se sont implantés à partir du XV<sup>e</sup> siècle ; et en parallèle l'apparition de ces artistes « bohèmes » en révolte contre l'ordre moral de la bourgeoisie montante. En héritant du nom et de la marginalité, ces artistes se sont forgé un statut social pour créer leur œuvre en toute liberté, avec tous les risques de cette difficile condition, souvent fatale. →

Vincent Van Gogh.

*Chaussures.*

1886, huile sur toile, 38 x 45 cm.

Amsterdam, Musée Van Gogh.

Ainsi, au Grand Palais, les « Bohèmes » se veulent historiques et artistiques. Le mythe se révèle d'une étonnante fécondité poétique, picturale, musicale et cinématographique<sup>1</sup> : quelque 200 œuvres embrassant cinq siècles d'histoire, allant de Léonard de Vinci à Matisse, avec nombre de pièces emblématiques de Frans Hals, La Tour, Corot, Daumier, Courbet, Manet, Renoir jusqu'aux enseignes des cabarets de Montmartre, le *Chat Noir* ou le *Lapin Agile*.



Pour les apprécier *in situ*, Robert Carsen a imaginé une muséographie dont le premier niveau s'ouvre sur une longue route, lieu par excellence des nomades, au bord de laquelle on découvre peu à peu les tableaux. Et dès l'entrée, est projeté un petit film de Moholy-Nagy, *Gross-stadt Zigeuner* (les Tsiganes de la grande ville), tourné à Berlin en 1932 : le photographe du Bauhaus était fasciné par leur vie quasi primitive dans ces roulotte, aux portes mêmes de la capitale allemande.

## LES BOHÉMIENS EN OCCIDENT

Les populations bohémienne apparaissent en Occident avec le reflux des États chrétiens du Levant au XV<sup>e</sup> siècle – en 1453, la prise de Constantinople par les Turcs marque la fin des mille ans de l'Empire byzantin qui a succédé à l'Empire romain d'Occident. Un tournant majeur dans l'histoire des civilisations. En tant que chrétiens, ils furent accueillis par les princes médiévaux de l'Occident, qui leur accordèrent les sauf-conduits nécessaires. Et comme ils venaient d'Orient, souvent, on les appela « Égyptiens »<sup>2</sup>.

D'où les représentations de *La Fuite en Égypte* où Marie est une belle « Égyptienne ». En réalité, cette figure va connaître une fortune considérable dans toute la peinture de l'époque baroque, les peintres goûtant la grâce de ces types féminins à la peau doucement hâlée, vêtus d'étoffes bigarrées, de couleurs vives, et respirant l'insolente santé de leur vie au grand air. Telle *La Bohémienne* très nature de Frans Hals ou la Vierge sophistiquée de *La Sainte Famille*, de Georges Lallemant, au XVII<sup>e</sup> siècle : sous un magnifique chapeau apparaît un visage au teint vif, encadré de longues boucles brunes. Marie porte une riche robe d'un rouge vif à l'allure d'un costume d'apparat. On ne voit qu'elle, au centre de la toile, éclipsant Joseph qui s'efface ou l'Enfant Jésus lui-même, bébé placide et sans relief, comme rajouté au bas de la toile.

En mettant à l'index les arts divinatoires et donc l'art de la chiromancie des Bohémiennes, le Concile de Trente (1545/63) va tenter de contrer leurs pratiques, d'autant plus que ces chrétiens fidèles au rite oriental leur inspirent des réserves. Pourtant cette capacité de dire l'avenir suscite un mélange de méfiance et de respect. Est-ce la raison pour laquelle Tsiganes et Bohémiennes échappèrent toutes au bûcher ? Alors même que l'Inquisition multipliait les condamnations pour sorcellerie<sup>2</sup>.

Les peintres s'emparent du thème de la bonne aventure, et lui donnent un tour négatif car elle conduit au détroussement du consultant naïf. L'Égyptienne se fait

En haut : Boccaccio Boccaccio, l'Ancien. *La petite Bohémienne*. 1516, huile sur bois, 24 x 19 cm. Galeries des Offices, Florence.

En bas : Frans Hals l'Ancien. *La Bohémienne*. Vers 1630, huile sur bois, 58 x 52 cm. Musée du Louvre, département des peintures.



sulfureuse, elle y perd aussi sa beauté. Tel le tableau majeur de Georges de La Tour, un vrai « jeu de mains, jeu de vilains » où se croisent des regards obliques sur le jeu rusé de trois jeunes filles qui dépouillent un jeune homme, subjugué par le discours d'une vieille Gitane hideuse aux traits grossiers. Cependant, dès la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, les édits de répression contre les Tsiganes se multiplient dans toute l'Europe. Bien qu'engagées dans les armées des princes en guerre contre le pouvoir royal, des compagnies d'Égyptiens sont bannies et envoyées aux galères. Les Espagnols arrêtent tous les Gitans, qui sont spoliés de tous leurs biens et refoulés dans des quartiers réservés, comme à Grenade. La Roumanie qui pratique l'esclavagisme, est la seule région d'Europe à leur retirer leur statut d'hommes libres, mais en Hongrie, ou en Autriche, certains conseils de ville se livrent même à de véritables exterminations. Pourtant, bien des aristocrates persistent à protéger les Tsiganes installés sur leur domaine, poursuivant la politique d'intégration des *Romani*. Et, au XIX<sup>e</sup> siècle, dans le mouvement né des révolutions de 1848, les

Vincent Van Gogh.

*Les roulottes, campement de bohémiens aux environs d'Arles.*

1888, huile sur toile, 45 x 51 cm. Musée d'Orsay, Paris.

élites soucieuses de l'élaboration des cultures nationales s'intéressent de plus près à l'apport culturel des Tsiganes. Liszt publie en 1859 *Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie*.

En même temps, « la tribu prophétique aux prunelles ardentes » chère à Baudelaire (3) crée la fascination : peuple étrange, figure radicale de l'étranger. Ils ne possèdent ni sol, ni culte, ni histoire, mais ils continuent d'exister sans se soumettre. Ainsi Mérimée se plonge dans l'étude de leurs mœurs pour écrire son roman *Carmen* (1845) – ou l'histoire des amours tumultueuses avec Don José de cette héroïne bohémienne, séductrice passionnée et indomptable. Trente ans plus tard, le génie musical de Bizet fera de cette héroïne magnifique l'opéra le plus populaire au monde. Tout le monde connaît : « L'amour est enfant de Bohême et n'a jamais jamais connu de lois ! » →



Chez presque tous les romantiques, « l'archétype du héros est le bohémien » note Walter Benjamin dans *Passages*. Émerge alors un nouveau modèle sociologique.

## L'ARTISTE BOHÈME AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

C'est sous la monarchie de Juillet et le Second Empire que se développe à Paris la « bohème » artistique et littéraire : de nouveaux génies espèrent conquérir la gloire par la plume ou le pinceau. Mais si Delacroix, Géricault, Balzac, Musset, Hugo, Baudelaire, Nerval, ou Gautier sont les figures de proue, la foule de génies en herbe qui affluent à Paris pour créer librement leur grand œuvre vit le plus souvent sous les toits et forme plutôt le « nouveau prolétariat de la plume » de la presse illustrée en plein essor<sup>4</sup>. Henry Murger les décrit dans ses *Scènes de la vie de bohème*, publiées dans le *Corsaire-Satan* (1845-49). Beaux sujets également pour les peintres : ce beau jeune homme mélancolique, brossé par Géricault, assis dans un espace vide, avec une sculpture par terre, où la seule étagère du fond d'où pend une palette vide porte un crâne – faisant de ce tableau une vraie vanité.

La bohème, c'est aussi un nouveau modèle du vagabondage des artistes, car « les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent / pour partir... Ceux-là dont

les désirs ont la forme des nues / Et qui rêvent... »<sup>5</sup> Courbet, Rimbaud aime à aller sous le ciel « les poings dans leurs poches crevées », logeant à la Grande Ourse. « Comme des lyres, je tirais les élastiques de mes souliers blessés, un pied près de mon cœur ! », écrit ce dernier dans *Ma Bohème*. Des « souliers blessés », si fraternels de ces *Vieux souliers aux lacets* de Van Gogh (1886). L'incongruité de ce tableau, – au centre d'une toile, deux godillots ayant beaucoup marché, – a suscité l'interrogation des plus grands philosophes : Heidegger met ces « chaussures de paysan » au centre de sa réflexion dans *De l'origine de l'œuvre d'art* (1932), puis Derrida explore le motif dans *La Vérité en peinture* (1978) : « Vont-elles rester là, déposées, laissées à l'abandon, délaissées ? [...] Détachées de toute manière, elles nous regardent, bouche bée, c'est-à-dire muettes, laissant causer, interloquées devant ceux qui les font parler. » D'autant plus qu'elles sont dépareillées ces chaussures ! « Ça ne fait pas une paire », poursuit Derrida, « ça louche ou ça boite, je ne sais pas, de façon étrange, inquié- →

Ci-dessus : Thomas Gainsborough. *Landscape with Gypsies*. Vers 1753-1754, huile sur toile. Tate Britain, Londres.

Ci-contre : Edgar Degas. *Dans un café* dit aussi *L'Absinthe* (*Ellen Andrée et Marcellin Desboutin*). Entre 1875 et 1876, huile sur toile, 92 x 70 cm. Musée d'Orsay, Paris.



tante, menaçante, peut-être même un peu diabolique. » Surtout « avec cette boucle étrange – prête à étrangler – du lacet défait, ouvert, formant comme une laisse, en bas à droite, à la place couramment réservée à la signature de l'artiste, qui apparaît en face, Vincent, en rouge et souligné. »

Nous sommes en plein dans cette « inquiétante étrangeté » chère aux contes fantastiques allemands. Et si ces vieux souliers vides se mettaient à marcher tout seuls, en l'absence de leur propriétaire ? « C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent », écrit Baudelaire<sup>5</sup>. La bohème a partie liée avec le vertige, la déraison, elle donne des ailes au génie... Elle fait rêver, mais le prix à payer pour la vivre peut être fatal. Van Gogh ne vit-il pas des crises de démence ? Souvent interné à l'hôpital d'Arles puis à Saint-Rémy de Provence, se coupant lui-même un lobe de l'oreille suite à une altercation avec Gauguin. Tandis que la frénésie gagne son pinceau, qui fait onduler tournesols et champs de blé, zèbre de tourbillons le ciel de sa *Nuit Étoilée* et gagne jusqu'aux murs de l'église d'Auvers-sur-Oise. Et il en meurt, en juillet 1890, à 37 ans. Pour entrer dans la gloire des peintres maudits. Rimbaud quant à lui débarque à Paris à 17 ans, et sa liaison avec le poète Verlaine en fait le couple archétypique de cette bohème qui vit dans les cafés, entre Quartier latin et Montmartre. L'absinthe fait ses ravages jusque chez ces femmes au regard absent du célèbre tableau de Manet. Les deux poètes vivent une liaison d'errance, tumultueuse, qui les conduit à Londres et à Bruxelles où Verlaine finira par tirer sur

« l'époux infernal ». Repoussant la morale « faiblesse de la cervelle », trouvant « sacré le désordre de son esprit », Rimbaud embarque à bord de son *Bateau ivre*, pour mieux plonger dans ses *Illuminations* : « À moi l'histoire de l'une de mes folies. » Avant de « fuir l'Europe et ses vieux parapets », vers l'Arabie et la Corne de l'Afrique, pour achever sa vie de météore à Marseille, amputé d'une jambe, ravagé par un cancer. À 37 ans, comme Van Gogh et un an après lui, en 1891. Au firmament de la Poésie, dans la fureur de sa jeunesse, « phare allumé sur mille citadelles »<sup>6</sup>. La vie de bohème tue jeune, sans pitié. C'est aussi le triste sort de Mimi, l'héroïne de Puccini dans son opéra *La Bohème*<sup>7</sup> (1896), qui meurt de misère et de tuberculose. Et de son amour pour Rodolphe. S'inspirant des *Scènes* de Murger, Puccini donne de Paris « une image paradigmatique de la modernité dangereuse, autant que du désir interdit ». Et la mort de Mimi laisse « l'empreinte la plus indélébile au fond de nos mémoires ». En cette fin de siècle, Puccini veut-il établir un acte de décès de la bohème ?

## QUE SONT DEVENUS BOHÈME ET BOHÉMIENS ?

Avec l'arrivée au pouvoir des nazis, on va franchir le degré de l'horreur dans la condamnation parallèle des artistes et des Tsiganes. En 1937, les nazis inaugurent la sinistre exposition « l'Art dégénéré » clouant au pilori les artistes « déviants », i.e. presque tous. La plupart fuirent loin de l'horreur de ce totalitarisme. Puis au motif abominable de la « nécessaire pureté de leur race », les nazis entreprennent l'extermination systématique des Juifs (6 millions de morts) ainsi que des Tsiganes – (selon les régions, 40 à 90 % des Tsiganes ont disparu). « Tout le reste était réparable, ça non ! dira Hannah Arendt, il s'est passé quelque chose dont personne ne peut se débarrasser. »

75 ans après, l'art n'est plus dégénéré, les artistes ont retrouvé la liberté d'expression. Sous nos latitudes, car le totalitarisme sévit toujours, prompt à réduire les artistes au silence. En revanche, le sort des populations tsiganes est loin d'être réglé. « Dans une Europe devenue amnésique, les Tsiganes d'Europe sont devenus les cibles d'une partition ethnique programmée. »<sup>2</sup> Puisse cette exposition montrer comment le rejet des Tsiganes conduit à ignorer une part importante de notre identité européenne, dont celle qui s'est tissée avec les artistes, ces éternels saltimbanques. Poète et directeur de cirque, Alexandre Romanès<sup>8</sup> écrit : « Pauvre être humain, ta vie comme une brindille emportée par l'oiseau... Si ton cœur n'est pas royal, tu vas où ? »



Gustave Courbet. *L'Homme à la pipe*.

1846, huile sur toile, 46 x 38 cm. Musée Fabre, Montpellier.



Kees Van Dongen. *La Gitane (la curieuse)*.  
Vers 1911, huile sur toile, 46 x 55 cm. Saint-Tropez, Musée de l'Annonciade.

1. En parallèle à l'exposition un cycle de projections de films sur le sujet est organisé à la Cinémathèque française.
2. Henriette Asseo, *Histoires des Bohémiens et Tsiganes en Europe*, (cf. catalogue de l'exposition).
3. Baudelaire, *Bohémiens en voyage*, dans *Les Fleurs du Mal*.
4. Jean-Didier Wagneur, *La vie de Bohème, une mythologie du XIX<sup>e</sup> siècle*, (cf. catalogue de l'exposition)
5. Baudelaire, *Le Voyage*, dans *Les Fleurs du Mal*.
6. Baudelaire, *Les Phares*, dans *Les Fleurs du Mal*
7. Guy Cogeval, *Il tempo de Puccini*, (cf. catalogue de l'exposition).
8. Alexandre Romanès, poète tsigane et fondateur du Cirque Romanès, *Paroles perdues*, Gallimard 2004.